

de Saint Urbain » et une seconde fois à la distribution des prix. Voici le discours humoristique qui l'annonçait.

« Le 5 mai 1867 est un jour à jamais célèbre dans les fastes des jeux de Mongazon. Sur la gracieuse invitation de M. le Supérieur, une foule nombreuse, composée en grande partie de nos parents et de nos maîtres, et dans laquelle nos yeux ravis découvrirent même quelques illustrations militaires, honorait de sa présence un tournoi que nous avions mis tout notre art à préparer. Le grave maintien des chefs ; le tableau formé d'un côté par les combattants de tout âge qui se succédaient dans la lice, de l'autre, par les guerriers qui, sous les grands peupliers de notre cour, attendaient le moment de se signaler ou goûtaient dans *l'ambroisie*, ce jour-là prodiguée, la récompense de leurs exploits ; en un mot l'ensemble de cette fête ne nous a pas paru trop indigne d'être chanté devant les aînés de famille d'Urbain, dont la tradition a tant de fois célébré les jeux. »

De toutes les fêtes ordinaires, celle des Rois devint par sa splendeur particulière comme la caractéristique du supérieurat de M. Subileau. Elle avait déjà passé par quelques vicissitudes sous M. Priou. En 1854, la misère du voisinage inspira aux élèves la pensée de renoncer aux gâteaux qu'on leur offrait pour demander d'en distribuer aux pauvres la valeur en pain. Le supérieur et les professeurs s'empressèrent de se rendre à ce vœu et convinrent que la solennité deviendrait cette année une fête de charité. Une tombola s'organisa dont le produit dépassa trois cents francs. L'année suivante les gâteaux reparurent, mais la petite loterie se renouvela et tourna en coutume. Afin de placer des billets auprès des visiteurs du parloir, et pour en attirer un plus grand nombre, les philosophes, en 1861, donnèrent le spectacle d'une cour mérovingienne. Un roi désigné par une fève très intelligente, escorté d'un glorieux cortège et se tenant debout sur un pavois soutenu par quatre guerriers, parada sur les cours de récréation et stationna longtemps dans celle du parloir. Le succès de la journée fut tel que les années suivantes on vit parader, entourés de leurs courtisans, des rois capétiens, puis des souverains polonais, tchèques, monégasques, persans, écossais, irlandais, turcs. La représentation luxueuse et pleine de couleur locale, parce que les figurants louaient à Paris ou au théâtre d'Angers des costumes archéologiques parfois somptueux (1), se compliquait de détails piquants : programme, cantate et pièces de vers qui révélaient de l'esprit et souvent du talent. Malheureusement les préparatifs de la soirée entraînaient des pertes considérables d'un temps de plus en plus précieux par l'augmentation de la difficulté du baccalauréat. Pour parer aux inconvénients le supérieur décida, en 1873, que les élèves ne seraient pas autorisés à s'occuper de la fête avant les vacances de janvier. L'année suivante un sultan donna un spectacle turc tout aussi longuement combiné que les précédents. Alors M. Subileau déclara que désormais la fête ne comporterait plus de costumes d'emprunt ni de scènes au parloir. Sur ce, les philosophes de l'année 1877, par

(1) A la fête des Rois du 12 janvier 1862, la location des costumes s'éleva à 380 francs.